

Le 5 et 6 octobre 1789 vu par un député du Tiers État.

Jeudi dernier, 1^{er} octobre, les Gardes du corps donnèrent un dîner aux officiers du régiment de Flandre ; trente ou quarante officiers de la milice bourgeoise furent aussi invités.

Le Roi permit que cette fête eu lieu dans la grande salle de spectacle du château. Jamais plus grande union que celle qu'on vit régner parmi ces trois corps. LL. MM. daignèrent paraître au dessert et elles furent reçues avec des marques si expressives d'amour et de dévouement que la Reine en fut affectée au point de ne pouvoir retenir ses larmes. LL. MM. s'étant retirées, quelques grenadiers et des soldats ayant été appelés, ils portèrent avec leurs officiers la santé de leurs Majestés et jurèrent sur leur sabre de leur être fidèles.

Ils se portèrent ensuite avec la foule dans la cour de marbre, le Roi et la Reine parurent à un balcon tenant Mgr le Dauphin ; alors les acclamations et les protestations de mourir pour leur service redoublèrent ; le peuple partagea ces sentiments et il dut reconnaître qu'il ne faut que la présence de son roi pour ranimer dans le coeur de tout Français, cet amour et ce vif attachement qu'il a toujours eu pour ses maîtres.

Dans ce que nous avons dit, l'ordinaire dernier, du dîner que les Gardes du corps ont donné jeudi, aux officiers de tous les corps qui étaient à Versailles, on se sera bien aperçu que notre relation, quoique exacte, laissait à désirer des plus grands détails. Nous les avons rejetés pour ne pas imiter ceux que nous soupçonnions devoir s'y arrêter avec complaisance, qui même en ont ajouté depuis, de leur invention, de manière à échauffer les esprits, à faire naître des projets de vengeance et donner lieu à une seconde révolution, non moins étonnante que la première.

Voici donc ces détails qu'il n'est plus permis de cacher ; ils pourront servir à rectifier ceux donnés par des esprits trop aigris, trop exaltés, trop prévenus, pour pouvoir être justes.

Ce dîner, imaginé pour resserrer l'union de tous les corps militaires a été regardé comme une orgie indécente, à Paris et dans l'Assemblée nationale. On a reproché aux officiers d'avoir appelé leurs grenadiers, leurs soldats, leurs suisses, etc., de les avoir enivrés au point, qu'après avoir porté les santés du Roi et de la Reine, ils s'écriaient l'ase f . . le reste, au point qu'ils persiflaient M. le comte d'Estaing et les autres officiers de la Garde nationale, sur leurs épaulettes, sur leurs cocardes, etc., que ces derniers, tous honteux, se sont pressés de quitter, en ne gardant que la seule couleur blanche. On a dit qu'ils y avaient substitué des cocardes noires ; de là, la guerre contre les cocardes. Mais on s'était trompé, et même les gardes nationales parurent le lendemain avec les trois couleurs et ils les avaient dimanche, lors qu'ils furent présentés à la Reine.

Il est très vrai que la présence de leurs majestés vint encore ranimer l'enthousiasme de ces soldats et qu'ils escaladèrent l'orchestre et l'amphithéâtre (on se souvient que le dîner était dans la grande salle de l'opéra) pour être plus près du Roi, pour toucher ses habits, pour baiser la trace de ses pas. S. M. s'étant retirée de la salle, la foule fut dans la Cour de marbre, au-dessous de son appartement, et par ses cris d'allégresse appela le Roi sur son balcon.

On reproche aux chefs d'avoir alors voulu parodier l'air joué à Paris lors de rentrée du Roi : Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? et d'avoir fait exécuter pour cela à la musique du régiment de Flandre celui de : Richard ! mon Roi ! l'univers t'abandonne, etc. Mais cet air avait été déjà joué dans la salle et peut-être n'avait-il pas été choisi exprès. Quoi qu'il en soit, il ranima l'ardeur des troupes qui alors se permirent un assaut plus difficile que celui de l'orchestre : se soulevant les uns sur les autres, s'attachant aux colonnes, ils grimpèrent jusque sur le balcon où était S.M., et entrèrent ainsi dans son appartement : les cris d'allégresse, les protestations de défendre le Roi, de mourir pour lui, redoublèrent et furent répétés par tout ce qui était resté dans la cour. On vit un dragon tomber en escaladant le balcon et grièvement blessé, vouloir se tuer avec son sabre. Il avait trahi son Roi, disait-il ; il voulait s'approcher pour se punir, pour lui faire le sacrifice de sa vie. On fut obligé de le contenir, de le désarmer et de le garder à vue.

Qu'on se fasse le tableau de cette joie, de cette ivresse générale et on conviendra que Paris dut être fort inquiet et fort alarmé. Pendant deux jours ce ne furent que des plaintes sourdes et des reproches généraux ; mais les révolutions se sont opérées du dimanche au lundi (du 4 au 5). Ces jours-là, on vit une plus grande inquiétude se manifester et on dut prévoir qu'il y aurait une vive explosion. Le mécontentement s'était étendu dans les dernières classes par la rareté de la farine. On ne manquait pas de pain, mais on était obligé à attendre plusieurs heures à la porte des boulangers pour en acheter. Les femmes qui toujours commencent les séditions lassées d'atteindre ce jour-là, s'attroupèrent et vinrent à la ville ; il était alors près de 10 heures.

Les Gardes ne crurent pas devoir les repousser, elles entrèrent donc dans l'Hôtel de ville, où n'ayant trouvé personne des comités n'étaient pas encore assemblées, elles se saisirent de toutes les armes qu'elles y trouvèrent ; c'étaient des piques et de mauvais fusils. Les hommes y entrèrent à leur tour, et ce furent eux qui causèrent quelques dégâts et qui pillèrent la caisse. Il y avait 200 000 livres (cent mille en billets ont été rendus, ainsi que quelques sacs).

Cependant on bat la générale ; les districts s'arment, on reprend l'Hôtel de ville et le peuple est contenu sans qu'il soit nécessaire d'employer la force. Alors les femmes forment le projet d'aller demander du pain au Boulanger de Versailles (c'est ainsi qu'elles appelèrent le Roi), et les voilà en marche au nombre de plus de deux mille, divisées en différentes sections, emmenant de force toutes les autres femmes qu'elles trouvaient sur leur passage. La plus part avaient des piques ; et autres des sabres, des fusils et pour que l'armement fût plus complet, elles se faisaient précéder de deux ou trois petits canons qu'elles avaient trouvé à la ville.

Tout cela était une pure farce et on en riait ; mais voilà qui devient plus sérieux : à midi les ouvriers du faubourg S. Antoine s'ébranlent, les volontaires de la Bastille à leur tête marchent sous les drapeaux de cette forteresse, précédés d'un gros canon. Ils étaient au nombre d'environ deux mille, lorsqu'à une heure ils passèrent devant les Thuilleries.

D'autres colonnes qui, pour éviter le pont de Sèvres, passèrent devant Vaugirard, étaient encore plus nombreuses et pendant toute la journée, Paris vomit ainsi sur Versailles une quantité prodigieuse de femmes et d'hommes armés.

Cette insurrection échauffait toutes les têtes ; ce fut le tour de la Garde nationale et principalement de la Garde soldée en qui ayant des injures à venger, qui ranimant des anciennes prétentions de garder le Roi, ne se content plus et demanda à marcher pour chasser de Versailles et les Gardes du corps et les autres troupes qu'on y avait rassemblées.

M. de la Fayette modéra cette ardeur pendant quelques heures, en assurant les soldats qu'on se rendrait à leur demande sans qu'il fût nécessaire de se porter à Versailles. Mais des esprits aussi aigris, aussi échauffés ne gardèrent plus de mesure : Ils menacèrent de partir seuls et parmi le peuple on entendit le redoutable cri : A la lanterne, au réverbère, et véritablement ce réverbère avait été enlevé dès la matinée et la fatale corde y était suspendue. Que pouvait faire M. de la Fayette ? Il se rendit au désir de sa troupe, non sans avoir obtenu l'ordre de la municipalité de se rendre à Versailles et s'être fait accompagner par trois ou quatre représentants de la commune. De cette manière, c'était la ville et l'armée de Paris qui allait vers son Roi et non une troupe de mécontents qui allait égorger ses troupes.

Dix mille hommes partirent avec M. de la Fayette ; ils avaient 20 ou 24 canons et la troupe du peuple qui les précédait ou les suivait était presque aussi forte, quoique armée de piques et autres armes pareilles. Cette dernière troupe n'était pas moins redoutable que la première : elle défila vers les six heures du soir dans les Thuilleries.

Pendant qu'elle est en marche, voyons ce qui se passe à Versailles.

On y avait été instruit vers les deux heures de l'insurrection de Paris toutes les troupes s'étaient mises sous les armes : les dragons sur l'avenue, les Gardes du corps, le régiment de Flandre, la Garde nationale de Versailles au dehors des grilles du Château. Les femmes y arrivèrent à 4 heures, et on les laissa passer tranquillement ; mais on ne leur permit pas d'entrer au château, où le Roi qui avait été à la chasse, arriva à 4 h. 1/2 au grand galop. Alors elles vinrent à l'Assemblée nationale et, lorsque la séance fut ouverte, un orateur qu'elles s'étaient choisi parla pour elles. Tout leur désir était d'avoir des subsistances à volonté et à bon marché. L'Assemblée promit de les satisfaire.

Tandis qu'on s'occupait d'un décret à ce sujet, une autre colonne de ces femmes avait obtenu de monter chez le Roi et S. M. leur avait donné un écrit pour l'Assemblée, conforme à leur désir.

Ce fut pendant ces pourparlers que les volontaires de la Bastille parurent ; à leur approche, le piquet des Gardes du corps qui était resté constamment sur l'avenue de Paris avec les dragons, se replia vers le château, non sans avoir été exposé, aux huées, aux insultes de la populace, et l'un d'eux qui était resté des derniers, fut même exposé à trois ou quatre coups de fusils qu'on lui tira comme il fuyait à toute bride et qui heureusement ne le touchèrent pas.

Les dragons, le régiment de Flandre, la Garde nationale de Versailles étaient spectateurs tranquilles de toutes ces petites rixes que les Gardes du corps avaient avec les femmes et le peuple. L'une d'elles ayant voulu arracher le pistolet de l'arçon d'un des gardes, reçut un coup de sabre. Ce fut le signal des seuls coups de fusils tirés à la porte du château : trois ou quatre hommes du peuple furent tués, les gardes n'eurent que trois blessés, parmi lesquels un de leurs officiers M. de Savonnières.

Des ordres du Roi vinrent arrêter ce premier feu et c'est la seule attaque qu'il y ait eu. Cependant M. de la Fayette approchait ; il avait fait faire halte à son armée au bas de l'avenue, vers la porte verte et il était entré à l'Assemblée nationale pour lui faire part des propositions qu'il allait porter au Roi. Il se rendit sur le champ vers S. M. (il était alors 11 heures) pour lui exposer les demandes de Paris concernant les subsistances ; son désir de voir les troupes éloignées d'auprès de sa personne et de se confier à sa Garde nationale. S. M. accorda toutes les demandes ; elle fit retirer les Gardes du corps et les autres troupes et permit que l'armée s'emparât de tous les postes et fit le service auprès de sa personne. En même temps S. M. annonça qu'elle acceptait purement et simplement les articles de la constitution déjà décrétés.

L'armée réunie à la Garde nationale de Versailles ne fut pas plutôt maîtresse de tous les postes, que le peuple voulut entrer dans le Château, mais il fut contenu par des anciens gardes françaises. Cependant le tumulte fut si considérable à cette occasion que la Reine croyant qu'on allait forcer les portes de son appartement s'enfuit toute tremblante et en chemise dans la chambre du Roi. Toutes les autres femmes, les hommes mêmes et les ministres qui étaient restés dans la galerie, dans l'Oeil de Bœuf et dans la salle du Conseil, n'étaient pas sans inquiétude, entendant des cris affreux et le cliquetis des armes. Mais le peuple n'avait aucun mauvais dessein ; il cherchait à se mettre à l'abri du mauvais temps qui pendant cette nuit fut des plus affreux. Il fut donc forcé de se répandre dans les cabarets, les écuries, les cafés voisins. La Garde nationale qui n'était pas occupée fut parfaitement secourue et accueillie par celle de Versailles.

L'union fut bientôt faite entre la Garde soldée, les dragons et le régiment de Flandre ; ainsi au moment que tout Paris croyait que tous les gens s'entregorgeaient, ils étaient réunis et buvaient ensemble à la santé de la Nation et de leur Roi.

Il n'en était pas de même des Gardes du corps. C'étaient eux, disait le peuple, qui avaient tiré les premiers, et il ne voulait leur faire aucun quartier. Le jour paraissait à peine qu'on les chercha partout, qu'on fouilla tous les lieux où ils avaient pu se réfugier. Ceux qui étaient dans le Château y furent en sûreté, mais on en prit deux au dehors qu'on amena dans la cour des ministres et qui y furent égorgés. La Garde nationale redoubla alors ses efforts pour sauver ceux qui étaient restés dans le Château et que le peuple demandait à grands cris : elle se contint ainsi pendant plus d'une heure ; il est beau de voir ces mêmes grenadiers qui n'étaient venus que pour massacrer les Gardes du corps, les défendre lorsqu'ils sont suppliants et désarmés.

Ils auraient peut être succombé, malgré leurs efforts et leur courage, si le Roi n'eut paru sur son balcon et n'eut demandé lui-même la grâce de ses Gardes du corps. Le peuple ne put résister aux paroles de grâce de son Roi. Les Gardes du corps paraissent au balcon : ils jettent leur bandoulière, prennent, les uns les bonnets des grenadiers, les autres les cocardes nationales ; le peuple applaudit, les invite à descendre et dès qu'ils ont prononcé le serment national que M. de la Fayette avait eu la présence d'esprit de leur faire demander par le peuple, comme le sceau de leur grâce, ces braves gens se voyent loués, fêtés par ceux qui un quart d'heure auparavant demandaient leurs têtes.

Le peuple désire de voir la Reine. S. M. parut tenant Mgr le Dauphin et ayant M. Necker à côté d'elle. La cruelle nuit qu'elle avait passée fut un peu récompensée par les témoignages d'affection que le peuple lui témoigna.

Cependant il ne suffisait pas à l'armée d'avoir repris son poste auprès du Roi ; elle désirait l'amener à Paris, pour avoir sans cesse l'honneur de le garder. Le Roi consentit au désir des habitants de Paris et de l'armée et S. M. partit le même jour avec la famille Royale pour venir établir sa résidence dans la capitale. Cette heureuse nouvelle y fut apportée mardi vers midi, et avant deux heures on vit paraître l'avant-garde de l'armée qui revenait de Versailles. C'étaient tous les soldats des districts qui avaient suivi la troupe soldée ; c'étaient les ouvriers en armes, les femmes, etc., partis la veille. Un convoi de bled et de farines que cette troupe rencontra sur la route ajouta à l'intérêt, à la magnificence de cette entrée : les fusils, les piques,

les chariots étaient ornés et couverts de branches d'arbres. Depuis deux heures jusque à six que le Roi arriva, ce ne fut qu'une foule continuelle du peuple des soldats ; en sorte qu'on ne peut exagérer en fixant au moins à 150 000 personnes, le nombre de celles qui s'étaient portées à Versailles. C'était bien un autre spectacle que celui de la troupe qui précédait et qui entourait le carrosse du Roi ; les cens-suisses, les Gardes du corps, les dragons étaient confondus avec la Garde nationale ; des soldats du régiment de Flandre, des femmes, etc., tous s'embrassaient, tous faisaient retentir des cris de Vive la Nation, Vive le Roi, auquel un peuple immense répandu sur le passage répondait comme à l'envi.

Le Roi avait dans son carrosse, la Reine, Mgr le Dauphin, Madame Elisabeth, Monsieur et Madame. S. M. arriva vers les huit heures à l'Hôtel de Ville. M. le Maire dit à l'Assemblée qu'ayant reçu S. M. à l'entrée de Paris elle lui a dit : « C'est toujours avec plaisir et avec confiance que je me vois au milieu des habitants de ma bonne ville de Paris. » M. Bailly en répétant les expressions du Roi avait oublié : « et avec confiance » ; le Roi le lui rappela : M. le Maire dit avec une présence d'esprit admirable : « Messieurs, vous êtes plus heureux que si je l'avais dit moi-même. »

L'Assemblée nationale avait envoyé une députation composée de trente-six de ses membres pour se trouver à la ville à l'arrivée du Roi, M. le duc de Liancourt fit un petit discours et dit que l'Assemblée nationale ayant décrété qu'elle se regardait comme inséparable de S. M., elle viendra tenir ses séances à Paris, Leur Majestés furent couchées au château des Thuilleries, où dès le matin on avait préparé l'appartement du Roi. Monsieur et Madame sont logés au Luxembourg.

On doit bien s'attendre qu'il nous reste beaucoup d'autres détails à donner sur cette grande révolution.

D'après l'union qui règne parmi les troupes, le régiment de Flandre et les Gardes du corps, qu'il n'est plus question de licencier, resteront ici et feront le service auprès du Roi de concert avec les gardes nationaux.

L'un des Gardes du corps massacré s'appelle le chevalier d'Albon.

Les deux têtes ont été promenées à Paris et à Versailles par la vile populace.